

PIERRE EMMANUEL

POÈMES A HÖLDERLIN

Le sommeil enchanté glace le vallon vert
 le ciel a la couleur naïve des légendes.
 Un château figurant la mort hante les airs
 comme un long cri de solitude sur la lande.
 Morte les yeux noyés d'iris et de sarcelles,
 le sein nu rehaussé de sang sur le brocart
 elle est reine à jamais par la splendeur cruelle
 des pieds blancs sur la pourpre et l'âme du poignard.
 Un chasseur vert visant l'ombre d'une palombe
 tourne sans fin, guettant au vaste ciel des tombes
 le point pur où l'oiseau va surplomber la plaie,
 Cependant qu'au lit noir à baldaquin se pose
 O clair miroir celant le crime, ton reflet
 d'or pâle entre les seins où se fige une rose.

MÉMOIRE DE DIOTIMA

La cloche vient de loin, légère est la mémoire
 allégresse du promeneur quand vient le soir!
 Les derniers monts, bordant les heures les plus claires
 y dessinent la ligne sûre des pensées,
 mais vois: l'immense ciel trop lucide, une étoile
 y tremble à te serrer le cœur. Là-bas, là-bas
 le souvenir, de ses géantes ombres pâles
 déplace lentement les plaines vers tes pas...
 Si tendres sont les variantes de ce monde
 Sur un fond de tristesse étrange et de forêts!
 Très haut s'éloignent les regrets. Le goût des larmes
 dans la douceur du ciel sans visage se fond:
 Que j'apprenne à manger ce ciel comme je mange
 ce pain, dit le passant. Te prie: le vent naît
 de tout l'espace sur son âme. Son oreille
 recueille la rumeur paisible des hameaux.
 A la cime du monde, une chapelle où pendent
 les guirlandes d'un autre été. Des noms obscurs
 y perdurent dans l'immuable solitude
 cœurs malhabiles et profonds. Entre eux fleurit
 rose écarlate sur les siècles! un cœur sombre
 dont seul le voyageur saura le nom, de nuit.

LA MORT DE HÖLDERLIN

Quarante ans tu luttas avec l'ombre à tes pieds
avant de consentir tout entier à la terre:
tu es sans ombre enfin. O front nocturne! en toi
se lit la profondeur des astres. Les mains jointes
s'accolent comme deux tourterelles blessées,
et, tournés vers la mer, les pieds sereins reposent
longtemps errants. Le corps glisse au large: un oiseau
qui le suivait revient lourdement à la rive,
le visage d'un bleu sans défaut reste seul
midi sans borne où dieu se tait sous la paupière
(comme le monde est nu en ce visage clos!)
En haut l'orage s'amoncelle: l'air se timbre
de cloches, d'anges clairs en allés vers les limbes
l'odeur des foins monte des terres menacées
où les derniers faneurs se hâtent. Sur la route
cahote le convoi du pauvre entre les blés.
Une tombe baignée dans le chant des cigales,
en plein vent. Quelques croix. De l'herbe sur les noms.
O le plus humble entre les humbles! Un petit nombre
de cœurs purs fait silence en cercle autour de toi.
La girouette du clocher tourne trois fois
messagère de la nuée: mais à peine
es-tu couché la face à nu dans le tombeau,
le rayon confondant vient toucher ta paupière,
éveillant le soleil scellé de l'au-delà.